

gent qu'on les mette au courant de tout ce qui se fait, se passe et se dit ici et dans le monde entier. Il faut être ponctuel à leur faire parvenir leur journal à temps fixe, autrement un déluge de plaintes, de récriminations, d'injures parfois, vient fondre sur la tête du pauvre journaliste qui n'en peut mais. Ces abonnés exigeants, ignorent sans doute, quelles dépenses considérables entraîne la publication d'un journal. Ils ignorent quel travail incessant coûte au journaliste chaque numéro d'un journal; ils n'ont aucune idée des sommes que chaque jour, chaque semaine, chaque mois, chaque année, il faut payer pour faire marcher un établissement typographique. Ils ne comprennent pas tout le travail ardu, les déboires qui accompagnent la vie du rédacteur d'un journal, et cette vie de journaliste, qui d'entre-eux voudrait s'y condamner pour un salaire au-dessous de celui que gagne souvent un ouvrier?

Nous le disons avec un profond chagrin, c'est une honte pour les Canadiens-français qui forment les sept-huitièmes de la population du Bas-Canada, de n'avoir que six journaux publiés dans leur langue, et encore qui ne subsistent que par les privations, les sacrifices que s'imposent pour les soutenir les propriétaires et les rédacteurs de ces journaux, tandis que nos co-sujets d'origine anglaise qui ne forment qu'un huitième de la population totale ont douze journaux qui reçoivent un encouragement libéral.

Pour avoir le droit d'être exigeant, il faut de sa part, avoir fait tout ce qu'on est obligé de faire. Or, nous n'hésitons pas à le dire, sur cent abonnés à un journal, 70 au moins ne pourraient, la main sur la conscience, dire qu'ils ont rempli leurs engagements envers leur journal. Ce qui nous étonne, c'est qu'avec des moyens aussi limités, mal payés comme ils le sont, les journaux publiés en langue française puissent se soutenir.

(Du Canadien.)

Nous avons reçu la livraison de septembre de cette publication, et en la parcourant, nous avons pensé avec regret qu'elle n'avait plus que quelques mois d'existence. La presse canadienne-française est unanime dans son jugement porté sur l'excellence et l'utilité de l'Album de la *Minerve*: pourquoi les lecteurs ne lui rendent-ils pas aussi justice, en accordant à l'éditeur un patronage qu'il mérite bien par ses efforts et ses sacrifices? Nous ne pouvons nous empêcher de répéter ici ce que nous avons dit, il y a un mois; nous déplorons vivement l'apathie, l'indifférence avec lesquelles nos compatriotes accueillent la publication de M. Duvernay, et s'ils la laissent s'éteindre, faute d'un peu de libéralité de leur part, doivent-ils espérer qu'un autre éditeur tente encore de mettre au jour un autre feuilleton qui sera sans doute reçu comme son prédécesseur? Si l'on juge d'après cela de l'empressement des Canadiens à s'instruire par la lecture, on a d'eux une bien pauvre opinion, et l'on ne sera pas surpris que nos jeunes gens des deux sexes ne sachent comment passer les longues soirées d'hiver qui sont pour eux des heures d'ennui.

M. De Trobriand s'exprime ainsi en annonçant que la *Revue du Nouveau Monde* doit cesser de paraître:

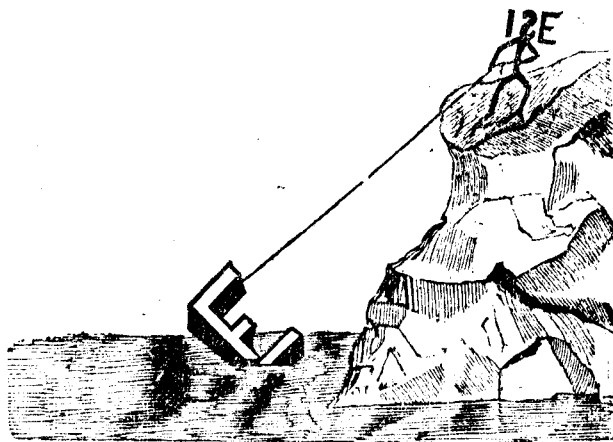
Maintenant, ma chère *Revue*, voici l'heure venue de nous séparer. Ma pauvre enfant, nous nous étions prononcés de vivre ensemble le plus longtemps possible; mais je serai le seul à vieillir.—J'ai eu pour toi tous les soins d'un amant; je t'ai confié les meilleures de mes pensées, comme je t'ai donné les meilleures de mes inspirations. Quelqu'un s'en souviendra-t-il?—N'importe!—Nous avons eu de bons moments ensemble. Mais nous étions trop jeunes et trop occupés du présent pour songer assez à l'avenir. Tandis que nous courions de ça et de là au gré de nos fantaisies, tandis que nous nous envolions vers les étoiles durant les nuits d'été,

ou que nous interroguions les fleurs fanées durant les soirs d'hiver;—tour à tour flirtant à la campagne et philosopant à la ville; amoureux à Venise et critique à New-York; politique à Paris et flâneur à l'île de Cuba,—personne ne restait au logis pour prendre soin du ménage; si bien que nous voilà décidément dehors et pour toujours. Bien d'autres bonnes choses en ce monde n'ont pas duré plus que toi, et tu t'en vas où s'en vont les feuilles des roses cueillies dans leur floraison et mortes dans leur parfum. Séparons-nous donc sans plainte vaine et le sourire sur les lèvres.—Adieu encore—Et si jamais quelqu'autre t'exhume de ton cercueil de maroquin pour te ressusciter à une vie nouvelle, puisse l'épreuve de nos amours passagères être pour toi d'un salutaire effet! D'artiste fais-toi commerçante; d'amoureuse deviens ménagère; dédaigne l'inspiration et cultive l'arithmétique; oublie la gloire et songe à l'argent. C'est le secret de vivre longuement.

*Moyen d'éviter les rhumes.*—Il vient de se former, aux eaux de Mariébad, en Bohême, une singulière association. Elle a pour objet d'affranchir les hommes de l'obligation d'ôter leur chapeau en saluant, habitude ridicule qui est, selon les fondateurs de la société, une cause fréquente de rhumes de cerveau. Chaque membre achète au bureau de la société une carte, dont le prix est d'environ 40 c., et l'attache à son chapeau, qui jouit dès-lors du privilège de ne jamais se séparer du crâne pour s'abaisser devant les sociétaires munis du même signe, dans les promenades publiques.

## RÉBUS.

1



2

A S K D A H E M I H N R M

### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Quand on noircit son semblable, on se noircit soi-même.  
Camp—ON noircit son semblable—ON se noircit soi-même.